

LA DEMEURE

de Roberto Casamonti dévoile dès l'entrée ses merveilles. Au premier plan un De Chirico. Au fond, un guerrier de Pino Pascali et une huile de Wilfredo Lam. Page de dr., Roberto entouré de ses jumeaux, Ursula, Michele... et d'un Fontana.



Les Casamonti **CHERCHEURS D'ART**

Ils sont de Florence. Collectionneurs voués à l'art moderne depuis trois générations. À la tête de la galerie Tornabuoni, qui propose à Paris une rétrospective Ceroli. Leur passion leur vaut les œuvres les plus belles et une clientèle internationale. Par **Antoine Michelland** Photos **Antonio Martinelli**

DE LOIN, DEPUIS LE QUAI et le bord de l'Arno, la structure paraît modeste, sans étage apparent, à peine, aux murs, quelques toiles. De près, on s'aperçoit qu'il s'agissait d'un effet de trompe-l'œil, d'une simple coursive en mezzanine, béant sur un vaste entresol où foisonnent tableaux de maîtres, sculptures, installations. Roberto Casamonti, le fondateur de la galerie Tornabuoni Arte, sourit : « Ça ressemble à une gare de triage, nous

sommes toujours entre deux expositions, ici ou dans une autre de nos galeries, ou à la Fiac, aux foires de Bologne, de Milan. Il y a des pièces, tel ce bronze de Marino Marini, qui reviennent de Paris et de la Biennale des antiquaires. Et ce Ceroli qui part justement à Paris pour l'exposition qu'organise mon fils, Michele, avenue Matignon. » Posées contre une caisse, des pièces s'entassent. Voilà un grand Picasso, une huile de De Chirico,

un Fontana, tout un bric-à-brac dont la moindre toile est digne du MoMA de New York. « Pourquoi Tornabuoni ? C'est le nom de la rue centrale de Florence où j'ai créé la première galerie, en 1981. Les Tornabuoni étaient une famille noble de la ville, très importante dans l'art italien, des alliés des Médicis. Nous avons déménagé, nous sommes présents à Milan, Portofino, Forte Dei Marmi, Crans Montana et Paris, mais le nom est



AU COMMENCEMENT...

était Ezio, le grand-père, dont le portrait par Ottone Rosai, en bas à dr., à côté d'un Fernand Léger, résume l'histoire familiale. Ci-dessus, une œuvre de Jannis Kounellis. Ci-dessous, deux Ceroli encadrent un exceptionnel Fontana baroque.

**« MON GRAND-PÈRE
A ACHETÉ DE 1949
À SEPT JOURS AVANT
SA MORT ET N'A JAMAIS
VENDU UN TABLEAU. »**



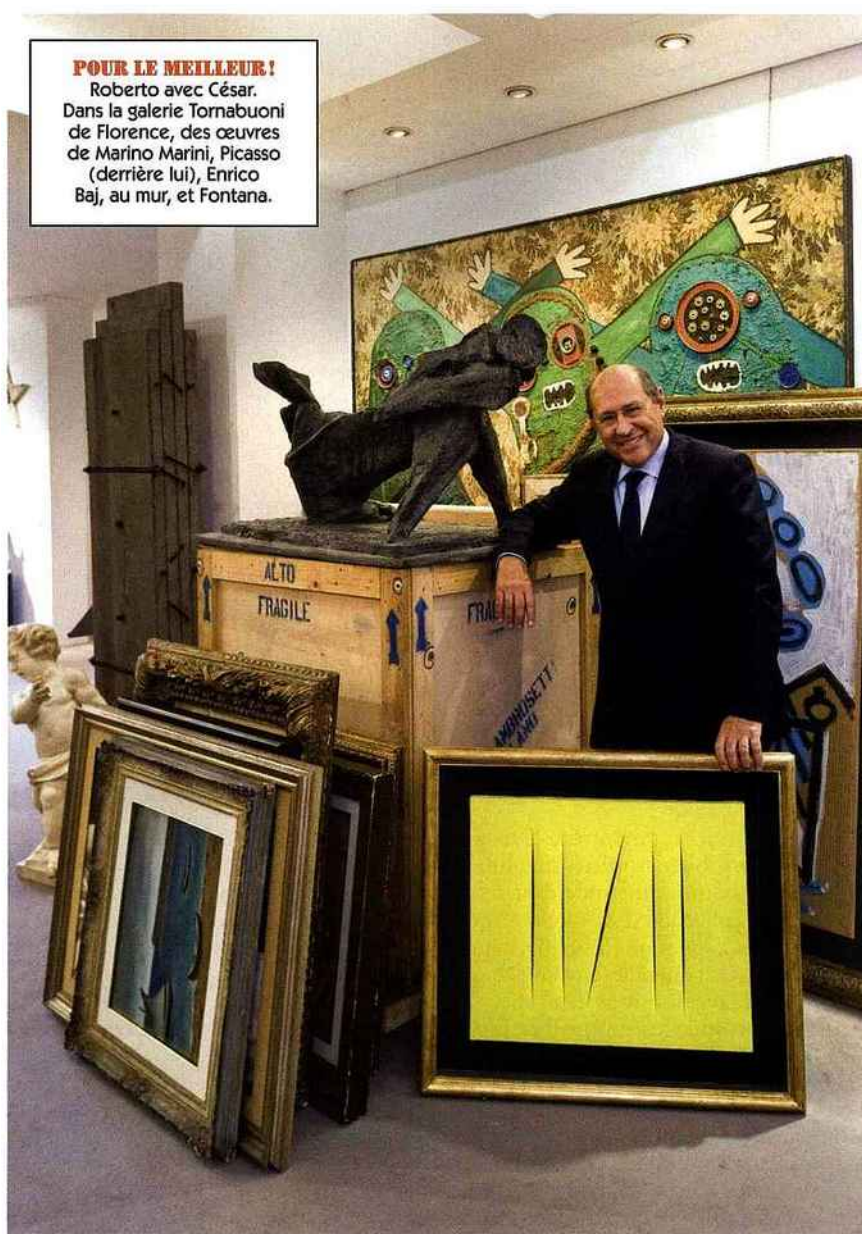
resté. » Sans aller jusqu'au XV^e siècle, l'aventure d'amour entre la famille Casamonti et l'art remonte bien avant le début des années 1980. « Nous sommes d'abord des collectionneurs. Venez chez mon père, vous allez comprendre. » C'est Michele qui vient de parler. L'auteur de l'ouverture internationale de Tornabuoni Arte. Il vient de faire son entrée à la galerie. Arrive de Milan. Ce soir, il fêtera ses 40 ans avec sa sœur jumelle, Ursula, qui s'occupe pour l'essentiel de la galerie florentine.

C'est la première fois que les Casamonti ouvrent ainsi leurs portes. Roberto habite sur une hauteur d'où l'on voit tout Florence. Dès l'entrée, un De Chirico de 1913 accueille le visiteur. La collection privée de Roberto est éblouissante: Magritte, Léger, Dorazio, deux exceptionnels guerriers de Pino Pascali, un immense Kounellis, un rarissime Fontana baroque que les musées du monde entier demandent en prêt à chaque rétrospective consacrée au fondateur du mouvement spatialiste... Et puis, dominant l'ensemble, le portrait de l'aïeul, une huile d'Ottone Rosai. « Regardez ce tableau, lance Michele. Il résume l'histoire de notre famille. L'histoire d'une passion qui brûle toujours dans nos veines. »



Ezio Casamonti naît en 1913, dans un village aujourd'hui englobé dans Florence. Son père vend de la glace pour permettre aux habitants de conserver les aliments frais. Lui s'emploie dans un magasin de textiles. En 1946, il ouvre sa propre boutique de tissus d'ameublement. Mais ce n'est pas cela qui le fascine. Dès ses premières économies, il rêve de quelque chose de plus romantique qu'une télévision. Il veut des tableaux, des œuvres modernes qui bousculent, font avancer.

« À la fin des années 1940, le marché de l'art était quasi inexistant. Il fallait connaître les artistes. Mon grand-père a fréquenté d'abord des peintres locaux, comme Rosai justement. Il leur disait : « Ce canapé, il faut le recouvrir, et changer ces rideaux. Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe. » Et il se faisait payer en tableaux. » Aussitôt qu'Ezio a un toit sur la



POUR LE MEILLEUR!

Roberto avec César. Dans la galerie Tornabuoni de Florence, des œuvres de Marino Marini, Picasso (derrière lui), Enrico Baj, au mur, et Fontana.

tête, tout son argent, tout son temps libre y passent. Dans cette Florence des Renaissances où est né aussi le futurisme, en 1910, il part en quête, se fie à son instinct, apprend, tâtonne, collectionne les artistes du Novecento comme Carlo Carra, ruse pour approcher De Chirico, à Rome. « Il s'est fait prêter une œuvre du maître et lui a écrit en prétextant avoir besoin de lui porter le tableau pour qu'il certifie son authenticité. Cela lui a permis de passer une matinée avec De Chirico et de le voir peindre. » Son portrait par Rosai participe du même désir de nouer des relations avec les peintres. Ezio emmène son fils aux séances de pose et lui explique la vraie finalité de cette commande. Elle lui donne l'occasion de venir plusieurs fois à l'atelier, de parler avec l'artiste, de voir son travail. Roberto a 12 ans. Il n'oubliera pas. Déjà son

père lui a inoculé le virus, il se fait l'œil, imagine sa propre collection. D'autant qu'Ezio multiplie les acquisitions. « Mon grand-père, se souvient Michele, a acheté de 1949 jusqu'à sept jours avant sa mort, en 1981. Et il n'a jamais vendu un tableau. Sa maison en était couverte du sol au plafond. Tant et si bien que cette ultime toile – il s'agissait d'un Casorati – n'avait pas sa place. Il a quand même voulu qu'on la pose dans sa chambre, pour l'admirer. »

L'avènement de la deuxième génération des Casamonti a déjà eu lieu. À la suite d'une tragédie, la grande inondation de Florence, en 1966. Roberto a 26 ans et travaille alors dans les magasins de tissus de son père, qui sont sous quatre mètres d'eau. Ezio, désespéré, se retire des affaires. Il vend. Roberto rachète. Même s'il doit hypothéquer jusqu'à ce qu'il



ne possède pas. Il veut montrer à Ezio qu'il peut faire aussi bien et mieux que lui. Et gagner assez pour donner une dimension nouvelle à la collection d'art moderne qu'il a commencée à son tour. Roberto récupère les étoffes sous la boue et les envoie à Naples où elles sont lavées. Il rouvre un magasin quarante jours après le désastre. Il est le premier. Les clients se ruent. En peu de mois, Roberto a remboursé les banques ; en six ans, il est à la tête de six boutiques.

« Dans le même temps, il s'est ouvert à d'autres horizons artistiques, s'est intéressé à Lucio Fontana, que mon grand-père n'avait jamais compris, à Alberto Burri, Piero Dorazio... » En 1981, à la mort d'Ezio, Roberto réunit les deux collections. Ses amitiés sont dans l'art. De plus en plus, on lui demande conseil, on le sollicite. « C'était déjà ma vie, avoue Roberto. J'ai foncé. La première année, la galerie Tornabuoni Arte n'a vendu que trois tableaux. Mais après... »

Michele a 11 ans. Ses parents ont divorcé. « Je passais un jour par semaine avec mon père, c'était dans des expositions, ou on allait à Rome rencontrer des artistes, acheter des tableaux. J'étais passionné de voir la manière dont il changeait devant un tableau. Je savais aussitôt s'il l'aimait. Parler d'art, c'était parler de nous. Sans doute est-ce d'abord pour développer ce contact que j'ai aimé l'art, pour échanger avec lui sur ce qui nous apportait du plaisir. » Roberto fréquente Sebastian Matta, Emilio Vedova, approche les artistes internationaux de l'art Fluxus,

comme Nam June Paik. La réputation de la galerie Tornabuoni passe les frontières. Une nouvelle génération pointe. Leonardo, le fils aîné, reprendra l'activité textile de la famille Casamonti. Marco, le deuxième, sera un grand architecte, dirigera à 30 ans un des plus importants cabinets d'Italie. Restent les jumeaux. Ursula va s'orienter vers l'histoire de l'art. Et Michele se spécialise en épistémologie, la philosophie des sciences. « Pour entrer dans cette histoire familiale par mon



propre chemin. » Il passe son master à Genève, son doctorat à l'université Florence, où il enseigne comme maître-assistant et publie sa thèse sur Les lois de nature. « Ce jour-là, le 9 janvier 2006, j'ai arrêté la philosophie pour être galeriste. » En fait, il l'a toujours été. Michele est à Genève, en 1993, lorsque le téléphone sonne. C'est Roberto. Il est à Crans Montana et propose à son fils d'y ouvrir un nouvel espace qu'il pourra gérer seul, puisqu'il étudie en Suisse. Michele dit

oui. Il va développer le réseau international tout en continuant ses travaux universitaires. « On ne peut pas être fils de galeriste, il faut être galeriste. J'ai trouvé mes propres collectionneurs. Je n'en ai pas un seul en commun avec mon père. Ils n'ont pas les mêmes demandes et ce sont des rapports très forts. » En 1995, à Crans Montana, une jeune Suisseuse pousse la porte de la galerie. Carine est analyste financière, journaliste au *Temps*. Et ravissante. Michele lui fait la cour en lui parlant de Renoir. « J'y suis allé progressivement pour l'amener à aimer l'art moderne. » Michele et Carine se marient en 2004 et vivent d'abord entre la Suisse et Florence où Michele a ses collections privées. « Je ne garde chez moi que les œuvres qui sont dans mon cœur. De même que je n'achète pour la galerie que ce que j'estime et pourrais avoir chez moi au regard de mes exigences. » Michele a une passion pour Boetti, qu'il a connu à Rome, dans son atelier. Il est bouleversé par le fait que Boetti n'ait rien réalisé de sa main. Il était juste la clef conceptuelle de ses œuvres. « Ce que j'ai chez moi, je ne le vendrai jamais. Une seule fois, j'ai été faible. Un ami collectionneur était venu à la galerie de Florence voir des Boetti et nous avons signé un contrat, il en achetait trois. Pour fêter cela, je l'ai emmené à la maison, où il a vu un *Tutto* superbe, le jumeau de celui du centre Pompidou. Il a déchiré le contrat et a dit : « C'est celui-là ou rien. » J'ai cédé. Je le regrette encore. Heureusement, je peux tomber amoureux chaque jour d'une œuvre nouvelle. »

Car Michele, comme son père et sa sœur, est d'abord un chasseur. Il passe les trois quarts de son temps à chercher des tableaux, chez les artistes, les collectionneurs, les courtiers en art. « Là je pars à Londres voir une œuvre qui vient de Singapour. Il faut savoir choisir, connaître la période, les matériaux. C'est un travail à long terme. » Depuis 2009, Michele a ouvert une galerie Tornabuoni à Paris. Une décision à laquelle Carine n'est pas étrangère. Amoureuse de la Ville lumière, elle a voulu y passer du temps avec ses filles et son mari. « Il nous fallait un objectif original dans une ville où l'offre culturelle est si vaste. Notre galerie parisienne est donc spécialisée dans l'art italien. Et nos deux premières expositions ont été les rétrospectives les plus importantes jamais réalisées par une galerie privée sur Fontana et sur Boetti. Nous rééditons cet automne avec Mario Ceroli. Soixante œuvres majeures du pape de l'Arte povera sont réunies ici. Dont certaines introuvables. Et vous savez quoi, Ceroli est introuvable aussi depuis quinze jours... » Ah, ces artistes! ●

VOIR Exposition Mario Ceroli, Galerie Tornabuoni Art, 16, av. Matignon, 75008 Paris. Tél. : 01 53 53 51 51. Jusqu'au 11 décembre.



FLORENCE, PARIS, VENISE

Ursula Casamonti dans la galerie de Florence. Entre un Warhol, une étoile d'Omar Ronda et un Spoerri. Ci-contre, Michele et Carine, dans la galerie de l'avenue Matignon, devant la « Vague » de Ceroli. Page de 3, Roberto et son profil par Ceroli. En bas : Derrière le photographe, exposition du «Projet pour le moulin Stucky», de Ceroli, place Saint-Marc à Venise, en 1975.

